Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 17

Artikel: Boutades
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-198726

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Je ne trouve plus ni bougie ni allumettes...
— Mais que voulez-vous faire ?
— Me lever, sacrédié !
— Vous lever ? Taisez-vous... Il est bien loin d'être jour !
— Ah ben, en v'là d'une autre ! Moi qu'aurais cru qu'il était déjà tard !
— Non, non, dormez.
Il y eut un craquement du lit. Le vieux se recouchait.
— Je pars à mon magasin, dit alors Mornet à sa femme ; tu ne feras pas de bruit... S'il remue et veut se lever, tu lui diras, comme je viens de le faire, qu'il est encore nuit. Tantôt nous aviserons...
Elle commençait à comprendre.
— Mais ce n'est pas bien, mon ami...
— Bien ou mal, je te l'ordonne et tu le feras, voilà tout.
Il s'en alla.
Vers neuf heures, les bruits recommencèrent dans le cabinet.
Valérie s'approcha :
— Eh bien, qu'avez-vous, papa ?
— Bon sang de bon sang, je ne peux plus dormir. Je me lève.
— Mais non, ne vous en avisez pas. Toute la maison dort encore. On vous réveillera quand il fera jour.
— Ah sacrédié, que les nuits sont longues dans vot' Paris.
Il se recoucha encore.
A midi, Mornet trouva qu'il était encore trop tôt pour ouvrir au beau-père. Il ne voulait pas mourir de faim. Le soir, en rentrant, il le délivrerait et il mangerait alors tout son soûl.
Vers trois heures, Valérie crut que le vieux enfoncerait la porte. Elle réussit pourtant encore à le calmer.
A six heures, Mornet rentra ; il était temps, Frérot dans sa prison commençait à hurler.
Quand il lui ouvrit la porte, à demi vêtu, il s'élança dans la chambre comme une bête fauve.
Et tout de suite :
— Vous savez, cria-t-il, je m'en vais, je repars...
— Comment. Vous en aller ? Pourquoi ?
— J'en ai assez de Paris, les enfants. Je rentre à Trifouilly.
— Mais enfin, la raison ?
Alors il clama.
— La raison, c'est que les nuits de Paris sont trop longues. Je mourrais ici... Non, non... Je ne veux plus rester.
— Mais le jour est encore loin !...
— Ah ben... Ah ben... Si j'avais su ça, c'est moi qui ne serais pas venu...

* * *

Mornet et Valérie n'insistèrent pas trop pour décider Frérot à revenir sur sa décision. D'ailleurs ils n'auraient pas eu gain de cause. Ils lui donnèrent à manger, puis il passa toute la nuit à marcher dans la salle, s'approchant parfois des vitres en jurant.
— Mais bon sang de bon sang, y ne viendra donc plus jamais, le jour.
Quand l'aube parut, il eut un cri de joie :
— Enfin !
Quelques heures plus tard, il était installé dans la voiture qui le ramenait. Il eut un immense soupir de soulagement quand on eut franchi la grille de la capitale.
Mais une pensée inquiétante lui vint.
— On allait se moquer de lui au pays. Comment, il revenait déjà ! Les enfants l'avaient donc chassé ?
On ferait des cancans de toute sorte...
Il n'avait presque rien dépensé ! S'il s'arrêtait quelques jours dans un pays quelconque, gentillet, où il se reposerait ? Il rentrerait ensuite plus gaillardement.
Il avait entendu parler de Provins, comme d'une jolie ville. Justement la diligence y avait un arrêt. Il résolut d'y séjourner.
Quand la voiture arriva devant l'*Hôtel du Lion d'Or*, où se trouvait le relais, il descendit. Le patron était dans la cour. Par prudence, et pour couper court à une inquiétude soudaine qui lui venait, il s'approcha de lui et, poliment, lui demanda :
— Pardon, mossieur, sauf vot' respect, dites-moi : est-ce que les nuits sont aussi longues ici qu'à Paris ?
L'hôtelier regarda Frérot comme on regarde un fou. Mais il vit qu'il ne devait pas être dangereux.
Et avec un sourire :
— Je crois que oui.
— Ah ben, alors non, je ne m'arrête pas. Je m'en vas jusqu'à Trifouilly cette fois.
Et il remonta dans la diligence.
Quand il rentra au pays, ce furent des cris d'étonnement :
— Mais comment, Frérot, vous voilà !...
— Dame oui, mes amis, cria-t-il, ne me parlez plus de Paris ; il ne nous serait pas possible d'y vivre, car les nuits y sont trop longues !

PAUL ROUGET.

Lettre d'un jeune confédéré.

Un jeune Suisse allemand, qui était allé à Chexbres pour apprendre le français, écrivait à ses parents, quelques jours après son arrivée dans le Welschland :

Mes chers parents,

Comme je l'ai promis, je vous écris aussitôt. Sur la chemin de fer j'ai reçu mal à la tête, mais il est déjà passé. Au moment que je suis arrivé, il était seulement ici la madame. Son homme venait plus tard. J'avais un grand malheur, j'ai perdu la clef de mon coffre et je ne pouvais le surfaire[1], mais on m'a rendu assistance ; il m'est intombé[2] qu'on peut forcer le château[3]. A la table, il allait ainsi : la viande est assez, mais souvent rien que *Gœder*[4], mais il ne fait rien, nous recevons des grandes pièces et nous mangeons tout ce qui vient, parce que nous avons toujours faim. Les vitres[5] sont ainsi, que le sol est très épais et on croit avoir très beaucoup et on a presque rien. Monsieur Trémoulin dit toujours : ne buvez pas trop vite, et quand il le dit il buve même si beaucoup qu'il peut. J'ai partagé les gendarmes secs que j'ai apporté avec les camarades, mais un d'eux est une tête de veau, il l'a jeté par la fenêtre Je voulais le cirer[6], mais il est défendu, on reçoit des soufflets.

Dans les pantalons d'ouvrierjour j'ai un triangle[7] et je dois porter les pantalons du dimanche. Hier il pleuva et neigela parunautre[8]. Avec l'argent je suis un peu sur le chien[9], parce nous avons fait une promenade, et il me faut faux[10] que j'avais seulement quarante centimes chez moi[11] et à la maison rien.

J'ai chaque jour six heures[12] et il me faut apprendre extérieur[13] les poésies d'un livre grossier[14]. Le français est une belle et légère langue et j'aime beaucoup y parler, et ils sont toujours fidèles[15] quand je parle. Une foie ils ont voulu me faire rempli[16], mais je l'ai remarqué et j'ai dit : soufflez-moi dans les bottines[17].

Souvent nous avons *Schlempekraut*[18] ; la première foie, il m'a fait ventremal et l'autre jour je n'ai rien mangé pour le midi, seulement un peu pour la nuit. Avant quelques jours il donnait une incendie et nous n'allions pas dans le lit, nous restions sur[19] jusqu'au matin. A présent parce qu'il est bientôt le nouvelan je vous désire beaucoup de bonheur et envoyez mois les bagues[20] de nouvelan, mais avec beaucoup de sel.

Votre très cher Henri.

P.-S. — Quand j'ai fait une faute et quand l'oncle le remarque, ça fait rien ; Monsieur Trémoulin a dit que ça viendra déjà encore.

[1] *Aufmachen*, ouvrir. — [2] *Eingefallen*, venu à l'esprit. — [3] *Schloss* signifie château et serrure. — [4] Narf, cartillage. — [5] Les verres. — [6] Battre. — [7] Accroc. — [8] A la fois. — [9] Sur le chien : dans la dèche — [10] Il me fait faux : je suis fâché. — [11] Chez moi : sur moi. — [12] Leçons. — [13] Par cœur. — [14] Epais. — [15] Joyeux, amusés. — [16] Me faire rempli : me griser. — [17] Soufflez-moi dans les bottines : Vous pouvez vous fouiller. — [18] Laitues. — [19] Sur : debout. — [20] Les torches, sortes de pâtisserie.

Recette. — *Côtelettes de porc frais aux cornichons.* — Faites revenir vos côtelettes dans la poêle à feu vif et en tournant souvent afin qu'elles prennent belle couleur sans dessécher ; ajoutez du persil et des ciboulettes hâchées très fin, salez, poivrez, mouillez avec un peu de bouillon, et laissez cuire à feu doux. — Au moment de servir, garnissez avec des petites tranches de cornichons coupés en rond.

Boutades.

Un gai viveur fait un faux pas dans son escalier et se meurtrit le pied. Bientôt arrive le médecin qui constate une entorse.
Le client vivement : « Qu'est-ce qu'il faut boire pour ça ? »

Un désespéré enjambe un parapet et s'apprête à piquer une tête dans la Seine. Un gardien de la paix se précipite et se cramponne à lui.
— Laissez-moi, clame l'aspirant au suicide... Je suis las de la vie..... Je veux me noyer..... C'est bien mon droit.....
Et le préposé à l'ordre de nos rues :
— Chez vous, tant que vous voudrez... Mais pas sur la voie publique !

Deux dames empanachées de fleurs, d'ailes d'oiseaux fantastiques, de fruits, de rubans, de plumes, de dentelles, sont assises aux fauteuils d'orchestre, au désespoir de deux messieurs qui sont placés derrière elles et se plaignent assez haut des gracieux obstacles qui s'élèvent entre eux et la scène.
Ils parlent si haut que l'une des dames leur dit sèchement :
— Nous sommes venues pour entendre !
— Et nous pour voir, répond l'un d'eux, assez poliment d'ailleurs.
Sourires des voisins. A l'acte suivant, les terribles chapeaux avaient disparu... avec les dames qui étaient dessous.

OPÉRA. — Grand succès, dimanche dernier, pour la deuxième de **Carmen.** Mlle *Thévenet* et M. *Delmas* ont donné beaucoup de relief aux deux rôles, peu intéressants, de Carmen et de don José. Le talent de Mlle Thévenet a fort habilement évité les écueils d'une interprétation nécessairement réaliste. Certes, elle n'a pas été une Carmen de salon, mais qui donc songerait à le lui reprocher ? — Mardi, c'était le tour de Mlle *Chambellan*, acclamée dans le rôle de Violetta, de **La Traviata.** MM. *Delmas* (Rodolphe d'Orbel) et *Cadio* (son frère) ont été aussi très applaudis. Il faut bien, aujourd'hui, des artistes tels que ceux-ci pour redonner à la musique de Verdi — première manière — ses succès d'antan. N'est-on pas cependant un peu sévère à l'égard de cette musique ? L'abondance et le charme des mélodies ne peuvent-elles faire pardonner, sinon oublier les pauvretés de l'orchestration ? — Hier, vendredi, **Phryné,** de Saint-Sæns, et **Les Noces de Jeannette,** de V. Massé. *Phryné* n'avait pas encore été joué à Lausanne. Mlle Chambellan, MM. Sentein, Devaux, Duvernet et Deloncle étaient chargés de nous le présenter. Vous jugez comment ils se sont acquittés de leur mission. Saint-Sæns leur doit un nouveau succès et nous, un nouveau plaisir. Quant aux *Noces de Jeannette*, c'est pour Lausanne une vieille, très vieille connaissance, mais elle a sa place à notre foyer, où son éternelle jeunesse est toujours bienvenue. Mlle Poigny et M. Cadio y ont fait merveille.
Demain, dimanche, à 8 heures, **La Traviata,** de Verdi. Deuxième audition.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

PAPETERIE STELLA

Papier et enveloppes de première qualité renfermés dans un élégant cartonnage.
Boîtes de 50/50 ou de 25/25 feuilles et enveloppes.
Très avantageux.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.